

Gérard Bessette et sa *Commensale*

Réjean Ribidoux

Volume 1, numéro 1, mars 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ribidoux, R. (1976). Gérard Bessette et sa *Commensale*. *Lettres québécoises*, 1(1), 37-39.

Gérard Bessette et sa *Commensale*

Les Images en poésie canadienne-française, dont l'achevé d'imprimer est daté du 8 juin 1960, annonçait sous la rubrique: "en préparation", outre *Les Pédagogues*, qui étaient achevés et se trouvaient même entre les mains de l'éditeur depuis déjà quelques semaines, un roman intitulé: *La Commensale*. Or ce dernier ouvrage, qui avait dû être mis en chantier l'année précédente et dont l'élaboration solliciterait Gérard Bessette jusqu'au déclenchement de *L'Incubation*, allait rester inachevé, sans toutefois passer inaperçu dans l'énumération des oeuvres de l'auteur. En fait, *La Commensale* ne fut jamais reléguée aux oubliettes, parmi les tentatives purement et simplement avortées. Malgré l'abandon qu'elle devait connaître au plan de la création, elle continua toujours de tenir à coeur au romancier, qui en publia un fragment: "Par inadvertance", dans *Les Lettres Nouvelles* (décembre 1966 — janvier 1967, p. 152-159), ainsi qu'aux critiques qui eurent occasionnellement communication de l'ensemble inédit du texte.

La Commensale constitue une étape importante dans le cheminement de Gérard Bessette. C'était certes là l'avis de Glen Shortliffe pour qui ce roman marquait un tournant majeur dans la signification métaphysique de l'oeuvre bessettienne. *La Commensale* est en même temps un prodigieux exercice de langage, sorte d'expérimentation parodique d'une écriture robbe-grillesque, qui prépare à sa façon la manière toute nouvelle de la future *Incubation*. C'est pourquoi je suggérais, il y a quelques années ("Le Cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond c'est la forme", dans *Livres et auteurs québécois 1971*, p. 21), que soit publiée intégralement *La Commensale*, quitte à expliquer les circonstances externes et internes de ce qu'il faut bien appeler son inaccomplissement.

x x x

Pour toute la période: fin des années cinquante — début des années soixante, les dates sont assez confuses dans la mémoire de Gérard Bessette. Néanmoins, en utilisant quelques points de repère sûrs, il est possible d'établir un certain nombre de données solides et de conjecturer avec assez de vraisemblance une somme de faits probables, quant au roman lui-même.

Le document essentiel sur *La Commensale* est un texte de 170 pages, tapé à la machine en plusieurs exemplaires et expressément daté du 28 juin 1961: on y trouve un certain nombre de corrections faites à la main. C'est là le seul ensemble complet, celui que l'auteur prêtera à l'un ou l'autre critique, celui où il prélèvera aussi l'extrait: "Par inadvertance". Ce texte, précisément daté, est l'aboutissement d'une élaboration manuscrite dont deux séries de feuillets, très distinctes par le format, la plume, l'encre et l'écriture, ont été conservées: l'une, qui couvre à peu près, non sans quelques failles, les deux derniers tiers du texte tapé, a sans doute été écrite en 1960; l'autre, qui correspond de façon nette, quoique aussi avec bon nombre de lacunes, aux débuts de l'entreprise, attestant certains tâtonnements, entre autres sur les noms des personnages, peut dater de 1959 ou, du moins, d'une période de travail antérieure à la remise à l'éditeur de l'annonce figurant en tête des *Images en poésie canadienne-française*. Les indices sont assez vagues sur le moment de la mise en train initiale de l'oeuvre. L'auteur se rappelle cependant que les épisodes furent écrits dans l'ordre, que le texte fut beaucoup travaillé — ce dont témoignent toutes les versions — et que la composition s'est étendue sur plus de temps que celle des autres romans.

Le texte tapé a dû dormir pendant à peu près une année, au cours de laquelle Gérard Bessette,

entre autres besognes, prépara sa préface à l'*Anthologie d'Albert Laberge* (datée du 17 août 1961), écrivit "Nelligan et les remous de son subconscient" et travailla à son *Histoire de la littérature canadienne-française* (en collaboration). À l'occasion d'un séjour en Europe, à partir de la dernière semaine de mai 1962, le romancier avait pris avec lui un exemplaire dactylographié de *La Commensale*. Durant ces semaines imprévisiblement fiévreuses — fièvre de maladie autant que fièvre de travail — le roman fut beaucoup retouché, de façon telle, cependant, qu'on y voit un auteur, lassé en quelque sorte de son oeuvre, s'employer à la tailler en pièces. Les remaniements alors effectués ne forment toutefois pas une version d'ensemble; ils couvrent à peu près les deux premiers tiers du texte (jusqu'à la scène "Par inadvertance", exclusivement) et consistent principalement, mises à part des réfections secondaires très nombreuses, en des suppressions qui me paraissent démembrer l'oeuvre et qui laissent en tout cas présager l'abandon prochain. Dans un cahier où Gérard Bessette, à ce moment, tenait un journal et griffonnait de façon plus ou moins formée les idées qui pouvaient lui venir, des notes correspondant au commencement de *L'Incubation* chevauchent alors l'entreprise de correction de *La Commensale*, qui se perd bientôt pour de bon dans les sables. C'est pourquoi le texte récemment paru, qui n'est pas une édition critique, mais la publication à l'état brut d'un inédit qu'on a voulu rendre accessible aux lecteurs, reproduit substantiellement la version tapée du 28 juin 1961, sans donner les variantes antérieures à cette date non plus que celles de l'été 1962.

x x x

C'est en bonne partie sur *La Commensale* que Glen Shortliffe fonde cette notion de "schizoïdisme" qui lui permet de ca-

ractériser la "satire métaphysique" de Gérard Bessette:

Qu'est-ce donc que le "schizoïdisme"? C'est une allure psychologique savamment adoptée par l'écrivain, attitude qui a pour effet de le soustraire de son milieu, de le dégager, de le détacher des objets et des hommes par lesquels il est entouré, voire emprisonné.

(Glen Shortliffe, "Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain", dans *Études françaises*, oct. 1965, p. 26)

Pour incarner dans le mode le plus strict ces traits de détachement, le romancier de *La Commensale* a conçu un personnage d'arithmomane invétéré, et il l'a fait se raconter, de façon que le style de la narration, la vision même du monde, fût celle de l'abstraction et, en principe, de la déshumanisation la plus catégorique. En créant un tel type d'homme, Gérard Bessette vérifiait avant la lettre la définition psychiatrique de l'arithmomane, qu'il allait du reste utiliser plus tard dans son analyse d'*Alexandre Chenevert*:

Obsession des opérations arithmétiques. Selon les cas, l'arithmomane est obsédé par l'idée de compter tout ce qu'il voit (les lames d'un parquet, les barreaux d'une grille...) ou d'effectuer des opérations arithmétiques inutiles sur des nombres qu'il lit ou que l'on nomme devant lui. La moindre hésitation le conduit à recommencer tous ses calculs. Parfois, certains chiffres prennent une signification faste ou maléfique et il développe ses opérations pour les trouver ou pour les écarter.

L'arithmomane naît parfois du besoin de lutter contre une obsession plus grave ou plus gênante à laquelle le malade la substitue volontairement, au moins au début; elle a, dans ce cas, la valeur d'un "rite conjuratoire".

(J.M. Sutter, *Manuel alphabétique de psychiatrie*, Paris, P.U.F., 1964; G. Bessette cite cette définition dans *Trois romanciers québécois*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 200.)

Jérôme Chayer, le narrateur de *La Commensale*, est étroitement aux prises avec l'ennui existentiel. Il lutte contre l'absurde en utilisant

les moyens du bord, c'est-à-dire un absurde intégral, d'une logique inflexible et d'un cynisme désespéré. À ce titre, Chayer est de toute évidence très proche parent de l'Hervé Jodoin du *Libraire*, dont il pousse le schizoïdisme à l'extrême limite. Or la fonction obligée d'un narrateur est avant tout de "raconter" et, dans *La Commensale* qui est un récit "rédigé", Chayer doit "écrire". C'est là une nécessité dans le registre choisi de récit. Mais "écrire" — ou, comme dit le narrateur: "scribouiller" — est une opération mal ajustée à la nature du personnage tel qu'il tient à s'affirmer, et l'auteur a visiblement eu de la peine à l'intégrer à Chayer dont le dada mathématique comporte un mépris agressif pour l'irréductible clair-obscur du langage. Il faudrait en somme que le narrateur soit aussi littéraire que mathématicien. En un sens, je crois qu'il l'est. Il contesterait certes mon affirmation mais sa manie de la précision est, le plus souvent — pour ne pas dire: toujours —, bien loin d'être abstraite. Elle connote en outre, comme une sorte d'exigence fondamentale, avec une verve intarissable, un rare instinct de l'hyperbole qui fait de lui un irrépressible satirique, en même temps qu'un franc original. Chez lui, l'exactitude chiffrée s'agrémentent toujours d'un coefficient multiplicateur énorme, d'un gigantisme facilement rabelaisien. Chayer a sans conteste le don — et le goût — du morceau de bravoure bien fourbi, comme l'atteste maint épisode qu'il consigne: sa soirée chez lui et son coït avec Sylvaine, la partie d'échecs d'Athanase et de Passetout, sa confrontation avec le sieur de Repentigny, son travail de reliure sur les brouillards et son séjour burlesque en prison. La délectation qu'il cherche dans le détail descriptif, dans le méandre gratuit du discours ou dans la facétie clownesque, relève autant de l'art que de la rigueur géométrique. L'étonnant n'est donc pas qu'il avoue prendre un certain plaisir au "scribouillage" (p. 154), mais, plutôt, qu'une telle découverte intervienne si tard. C'est tout autre chose que son inertie cahier de vocabulaire qui devrait lui servir communément de "soupape" sur "la liste de [ses] tue-temps": un vrai cahier d'écritures, un fourre-tout intime, un journal. Mais ce penchant "poétique", Chayer n'a pas le

cran de le reconnaître comme il faudrait, et son auteur n'a pas osé établir toute la vérité du récit sur ce paradoxe — qui n'en est pas un, au fond, — d'un personnage arithmomane. À ce point de vue, le héros-narrateur de *La Commensale* me paraît non encore "achevé", dans le roman tel qu'il est demeuré.

L'intrigue non plus n'a pas atteint un degré satisfaisant d'accomplissement. L'allure tout de même comique de la satire exigerait que Chayer, dans *La Commensale*, triomphe en tout comme Jodoin dans *Le Libraire*. Il faudrait en l'espèce, dans la présente action, qu'il réussisse à falsifier le brouillard de la *Plumbing Supply Company* et qu'il échappe à la justice. Mais, dans l'état présent des choses, le caractère convenu et le passé de Chayer exigent qu'il soit contraint de tuer du temps en prison pour qu'il se résolve à écrire et, donc, pour que le roman existe. Le récit se trouve alors être une rétrospective continue — des "mémoires", selon le terme même du narrateur, — pour quoi un marathon irrégulier de quelque "trente-et-une heures (plus ou moins)" (p. 149) d'écriture voudrait sans y parvenir vraiment, me semble-t-il, constituer la situation narrative. Car, même si le recul dans le temps n'est pas très grand — toute l'aventure, y compris l'incarcération de quelques jours, se passe en une semaine, à peu près —, les conditions physiques très pénibles où travaille le narrateur rendent assez improbables la minutie et la netteté du récit, quoi qu'il en soit par ailleurs de l'acuité de la mémoire auditive, enregistrant tant de propos et de dialogues en style direct, et de la mémoire visuelle, démontrée dans la description par exemple de la trogne de Passetout ou bien du mouvement oscillatoire et de l'écroulement d'Athanase. Chayer eût sûrement gagné à pouvoir reprendre son souffle et à étaler son récit sur plusieurs séances plus courtes, notant chaque fois les faits le jour même où ceux-ci se produisaient ou bien le lendemain. Cela revient à dire que le narrateur eût eu avantage à pouvoir, de son plein gré, par fantaisie ou par besoin occasionnel, tenir journal. Or au stade initial de l'élaboration romanesque, c'est à peu près ce qu'avait dû être *La Commensale*, d'après ce qu'on peut lire sur un feuillet de la série manuscrite que j'ai datée de 1959:

“Un des avantages de vieillir, écrivait Chayer, c’est qu’on réussit ainsi à glaner certaines petites recettes utiles à sa tranquillité. C’est comme pour ce journal, par exemple. Je l’ai commencé par hasard. Parce que Paulo m’avait annoncé son départ. Parce que je ne pouvais pas dormir en revenant du club d’échecs Saint-Denis. Des fois la pensée que c’est une perte de temps de le continuer me traverse l’esprit. Mais je me dis ensuite que, si je continue, c’est parce qu’en un sens j’y prends plaisir, un plaisir temporaire sans doute car on ne prend pas à mon âge, j’imagine, l’habitude de noircir régulièrement du papier. Bientôt, je consacrerai de nouveau mes loisirs à faire des additions, à jouer mentalement des parties d’échecs. En attendant je ne m’en fais pas. À chaque jour suffit sa peine.”

Ce texte, qui établissait une situation narrative différente, s’insérait dans un passage dont seule la première phrase a été conservée, à la page 59 de l’actuelle version. On peut présumer que, s’il n’avait pas délaissé son roman, Gérard Bessette aurait été ramené à la formule du journal, modifiant du même coup toute la fin de la présente version, justement sujette à caution. En tout état de choses, qu’il s’en tint à l’actuelle situation narrative ou qu’il en choisit une autre, il eût à coup sûr remanié la technique décidément fautive, quant à la forme adoptée, dans

deux passages au moins. Dans le premier cas (p. 71-72), le narrateur s’engage dans une tangente au niveau du récit, lorsqu’il évoque son grand-père puis son père; quand, ensuite, il revient à son sujet, tout en maugréant contre les “balivernes” de sa digression, il parle de son égarement comme si celui-ci était survenu tout de suite après sa mise à pied par le patron de la compagnie. L’autre cas est plus complexe et plus étrange dans le contexte bessettien. Il s’agit (p. 127-129) du *flashback* où le narrateur enregistre la résurgence soudaine d’une expérience traumatique de son enfance. Ce passage répond probablement au propos exprimé dans une note jointe au manuscrit que j’ai daté de 1960: “Nécessité peut-être de donner un passé à Chayer.” Telles quelles, ces deux pages sont peut-être capitales pour le développement formel des oeuvres subséquentes. Nous y trouvons en effet, pour la première fois dans un roman de Gérard Bessette, la manifestation directe, incontrôlable, télégraphique, de l’inconscient. Mais ce style qui sera tant et plus plausible dans le chaos de *L’Incubation* et les tâtonnements du *Cycle*, l’un et l’autre au stade du pur jaillissement en acte brut de pensée, ne l’est pas ici, dans le courant d’une rétrospective écrite, décantée par un décalage ou un écart de plusieurs jours entre l’instinct vif et sa récapitulation.

x x x

Pour expliquer l’abandon de *La Commensale*, Glen Shortliffe (art.

cit., p. 34-35) invoquait une raison d’ordre d’abord idéologique: expérience faite dans le cadre du roman, l’auteur aurait compris que l’attitude forcenée — “objectale” ou “schizoïde”—du narrateur, visant à démystifier toute réalité, n’est qu’un vain exutoire pour l’insignifiance de l’homme; il aurait alors laissé sombrer l’oeuvre dans ses “stérilités contradictoires” et se serait tourné résolument vers *L’Incubation*. Je crois pour ma part qu’une explication génétique, strictement littéraire, résout mieux la question. Qu’un certain déséquilibre technique ait été constaté, à un moment où l’oeuvre trop longtemps portée s’était en quelque sorte atrophiée cependant qu’une autre, *L’Incubation*, prenait corps, c’est assez pour motiver un délaissement provisoire, vite devenu définitif.

Ébauche à mi-chemin de la réussite, *La Commensale* offre, telle qu’elle est, beaucoup d’intérêt. Par elle se fait le pas décisif dans la voie d’un roman nouveau, tandis que chacun des différents morceaux qui la composent constitue un grand exercice de style. Du reste, *La Commensale* est en soi une expression très révélatrice de l’auteur, lui-même quelque peu arithmomane et doté par le ciel d’un irrésistible bagout...

Tout cela justifie sa récente parution aux éditions Quinze.

Réjean Ribidoux
Université d’Ottawa

Nouveautés aux Éditions de l’Hexagone

<i>Chouennes</i> de Pierre Perrault	
poèmes 1961-1971 (rétrospective)	\$6.00
<i>Griefs</i> de Gilbert Langevin	
poèmes.....	\$3.00
<i>Glück</i> album - poème de Claude Heffely.....	\$3.00
<i>Suzanne le cha-cha-cha et moi</i> de Lucien Francoeur	
(correspondance)	\$4.00